



The background image is a close-up of a military envelope. At the top, there is a handwritten 'FAN' in dark ink. Below it, a circular postmark from 'STE-AUX-ARMES' is partially visible, showing the date '17-15' and the time '17H'. A blue diagonal line runs across the envelope. In the center, a circular postmark from 'POSTE AUX ARMEES' is clearly visible, dated '17-4 1975' with an asterisk at the bottom. To the right of this stamp are several horizontal wavy lines and a large handwritten 'X'. At the bottom left, another circular postmark is partially visible, showing 'UX', '45', and '1975'. The title 'FRANCHISE MILITAIRE' is printed in large, bold, dark blue letters across the middle of the envelope.

# FRANCHISE MILITAIRE

JEAN-CHRISTOPHE BLANCHARD

Jean-Christophe Blanchard

Franchise militaire

© Jean-Christophe Blanchard, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3910-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Jean-Jacques Ricard** (Lettre n° 1) / Sapeur Romain Charbonnier :

Spire, jeudi 14 novembre 1974

Cher Romain,

Sans nouvelles depuis un mois et demi, on peut dire que ça merdouille dans les postes et chez le vaguemestre ! La bonne excuse pour nos copains restés à Paris, qui attendent une perne pour nous revoir. Envoyer des lettres sans rien recevoir en retour, de quoi s'agit-il ? Eh oui bravo c'est de la jalousie ! Tout le monde ne peut pas gagner un séjour en Allemagne, d'une année, dans des casernes séparées par soixante-dix kilomètres à vol d'oiseau ! Heureusement avec nos doubles : Maximilien Curcodème de l'Académie des Mozart et Georges Vibrion de l'Épidémie française ! Nous en avons de la chance, Max...

J'ai obtenu ton adresse par mes parents lorsqu'ils sont venus me voir lundi à Spire (Palatinat), pour le défilé du 11 Novembre ; c'est notre ami Jean-Michel, alias Agamemnon, qui la leur avait communiquée après un déjeuner chez tes parents (avec tes sœurs ?) à Saint-Germain...

Depuis mon départ de Paris, jeudi 3 octobre, par le train de 8 h 47 du matin, l'étendue réelle du désastre, je n'en parlerai qu'à toi seul ; car toi seul possèdes assez de profondeur et l'expérience pour l'imaginer. Cela va être long et certes un peu longuet ; alors accroche-toi petit Gillois !

Sur le sol neuilléen où le hasard de la naissance m'avait jeté, solitaire et sans but je me déplaçais comme un voyageur sans bagages. Les mains dans les poches c'était ma grande puissance ! Et Puis, pour me faire comprendre qu'il fallait devenir adulte, j'ai eu droit à la cérémonie d'initiation avec l'étiquette « Français Bon pour le Service ». Soixante ans après la Grande Guerre, trente après la Libération, je devais jouer au petit soldat ; un vrai délire ! L'Armée, obligatoire et antidémocratique se disant « égalitaire et universelle » : un vrai scandale car avec les exemptés, les réformés, et les femmes, nous ne sommes en réalité que 35 % à nous retrouver sous les

drapeaux ! Sympa pour nous, les pauvres cons, je dis ça mais je m'en fiche !

J'avais salué dignement ma mère (cette planquée), en retenant mes larmes et sans espoir de la revoir ; prémonitoire quand je pense à ce moniteur TAM (Tir-Armement-Munitions) tombé sous mes yeux au pas de tir ; tu sais, à chaud, ce genre de chose fait froid dans le dos, la bastos mortelle, j'aurais très bien pu me la prendre en pleine poire ! Mais passons...

Puis, en quittant mon père sur un quai de la gare de l'Est d'une solide poignée de main pour lui marquer mon affection tout en le rassurant sur ma virilité, ou la sienne, dans un silence de trappiste je rejoignais la masse déjà grouillante des « appelés » qui s'entassaient bestialement dans un train-église quelque peu inquiétant... Était-ce le dernier train, le train pour l'au-delà, celui de l'ultime voyage ? Allez roulez petits bolides, c'est la grand-messe qui commence...

Question canettes de bière, comme il restait une place dans un compartiment qui ne paraissait pas trop mal fréquenté, j'y entrai, en intrus, totalement mort de trouille... Destination Nancy, puis la triste Allemagne ; avec la désagréable impression d'avoir été blousé et d'une défaite personnelle !...

Bien sûr je n'étais pas le seul à me sentir ainsi dans la mouise. Nous étions tous en perdition, abandonnés, face à nous-mêmes ! D'ailleurs, après l'ébranlement du convoi, nous sommes bien restés dix minutes à nous regarder en chiens de faïence ; certes, mais pas comme des bœufs ! Puis l'un d'entre nous, qui jouait nerveusement avec son briquet nous fait : « Vous ne trouvez pas que ça sent le gag ? » L'humour bidasse, déjà !

Nous qui étions arrachés à nos familles, oui monsieur, de la messe aux abattoirs, il a fallu que nous évoquions aussi les camps de concentration ; avec ce qui nous attendait là-bas, revivre ce que mon grand-père avait enduré en déportation, l'angoisse ! Là-dessus un gus assez politisé, un communiste, a pointé sa vilaine gueule de bolchevique. Dogmatique, en se prenant pour un défenseur de l'humanité (je ne parle pas du torchon), pour lui il ne fallait pas entrer dans « leur » jeu, c'est-à-dire prendre du galon et commander les autres, les faire chier quoi ; il fallait rester solidaires et les

plus petits possible ; bref, nous devions tous nous écraser ! Pour ce qui était de se contredire, c'était autre chose, avec sa boule déjà tondue à zéro, le camouflage parfait, ce rouge (plus Staline que bordeaux), qui nous prenait pour des cons, car il n'a pas sauté du train pour autant ; sans doute avait-il eu des consignes ?

Alors que nous filions à toute allure vers l'inconnu, le danger allait se préciser ; et pas qu'un peu ! Arrivés à Nancy, avec les premiers képis visibles, cinq heures d'attente : un avant-goût ! Un peu comme toi dans le hall de la fac de médecine, rue des Saints-Pères, pour la première rentrée universitaire, ne sachant pas où aller, aussi paumé que l'ami Jean-Michel, aux basques duquel tu t'étais aussitôt accroché (sans perdre ton identité) ; parqués dans la cour mal pavée d'une caserne à l'architecture tout à fait quelconque, avec un mec ayant raté médecine lui aussi et un « mécanicien » qui parlait chirurgie dentaire, en sympathisant, nous nous sommes agglutinés, serrés les uns contre les autres, pour former un être nouveau... Une différence néanmoins entre Jean-Michel et toi : la durée de vie ! Ici, l'ectoplasme a vite fait « long feu » comme on dit à l'Armée. Tous dispersés déjà... Intégrés dans un ensemble plus vaste, les Forces Françaises en Allemagne ou le 2<sup>e</sup> corps d'armée, pour assurer la défense d'un territoire pour le moins difficile à définir ; FFA pour lesquelles, comble de la stupidité, j'étais en quelque sorte pistonné !...

Deux ou trois mois avant le départ de notre classe, la 74/10, pour connaître la date de mon départ, mon lieu d'affectation, le 1<sup>er</sup> régiment de spahis, et même le nom du colonel commandant le régiment, dans un bureau d'une annexe du Ministère, située à deux pas de la tour Eiffel, un ami de mon père, un général, m'avait renseigné là-dessus. Mais pas question pour lui d'intervenir pour me trouver une planque dans la capitale : « Paris ou les environs ? Autant dire les jupes de ta mère ! Bien sûr, bien sûr, je n'aurais qu'un étage à descendre, une fiche à déplacer, mais l'Allemagne, mon vieux, c'est autre chose ! Sans te parler des Allemandes, le pays est très agréable ! Je le sais car j'ai bien rigolé là-bas quand j'étais jeune officier. Et puis une année entière loin de tes proches, ce n'est pas la mort ; prends ça comme de vraies vacances, pour la première fois de ta vie, etc., etc. »

L'Allemagne sans savoir où je mettais les pieds, le pays de Marthe Kielberg, la copine sympa de Jean-Michel ; je me suis dit ça ou autre chose, pourquoi pas ? C'est que toi, tous mes autres copains et moi, nous partions en même temps ; et puis dans la famille j'étais l'aîné ; alors pour l'expérience, seule et unique maîtresse de la vérité, comme disait le Cosmopolite, je pouvais repasser ! Le général avait promis d'écrire une belle lettre de recommandation dans laquelle il allait solliciter pour moi une affectation à l'infirmerie du régiment, puisque c'était un peu ma branche, malgré mon échec en médecine ! Moi qui voulais tourner la page, faire une croix sur mon passé universitaire peu glorieux mais qui me rendait plus intelligent, j'étais servi ! Résigné, je gardai donc mon affectation pour Spire (Speyer). Mes belles vacances au « Club Med », chez les Teutons, que m'avaient concoctées les têtes rondes du Ministère, probablement en fonction de la catégorie socioprofessionnelle de mon père, c'était loin d'être la sinécure que le copain de mon père m'avait décrite !

Question hygiène, lorsque j'ai vu à quoi ressemblait l'infirmerie, dégueulasse et visqueuse malgré la sciure de bois étalée sur le sol !... Avec le personnel composé d'appelés désabusés, des « anciens » fleurant bon la vaseline ; sans oublier les 150 fesses peu ragoûtantes à piquer trois ou quatre fois tous les deux mois (l'équivalent d'un escadron) et chaque matin les tire-au-cul geignards, pénibles, les neuneus et autres simulateurs à se coltiner ; de piqueur à piqué l'armée serait devenue pour moi une occasion d'exercer mes instincts les plus refoulés, les plus ignoblement pervers : autrement dit un vrai « sévice » militaire écœurant ! Hors de question de mettre les pieds dans ce genre d'endroit !

Heureusement, ô chères têtes rondes, bien que m'obligeant à faire profil bas ici pour éviter les envieux, il y avait Saumur et le Cadre noir, l'École de cavalerie où mon grand-père avait été instructeur en quittant l'aviation après la guerre de 14... pour finir seulement lieutenant-colonel et accessoirement commandeur de la Légion d'honneur ; car il n'avait pas fait Saint-Cyr comme tous ses amis, aujourd'hui généraux ou quelques pieds sous terre... Toujours est-il que moi, le pauvre petit spahi abandonné, en butte à ces « engagés » complètement à la masse, je ne l'étais que dans ma tête. Par le beau-père du colonel, un de ces généraux que connaissait très bien mon

grand-père, je pouvais espérer rétablir l'équilibre avec une nouvelle lettre de recommandation ; pour une affectation plus virile dans un escadron de combat, avec le cambouis, la crasse, plus physique que morale, d'un Engin Blindé de Reconnaissance (EBR) datant de la Seconde Guerre mondiale !... Toujours opérationnel car en retirant la tourelle de l'EBR il est facile d'atteindre les cent soixante kilomètres à l'heure... et aussi de transporter le cercueil d'un général jusqu'à Colombey-les-Deux-Églises !

La convocation au poste de commandement (PC) par la voie hiérarchique ne s'est pas fait attendre : dans une caserne, le colonel (Grand-Soleil) est une sorte de *VIP*, pas un général raté comme je le pensais stupidement !

Aussitôt briefé par le capitaine de l'escadron, surnommé « Testard hublots » par la troupe, un ancien sous-off complètement myope, monté en grade comme la mauvaise graine, que je sentais plutôt nerveux, hypertendu derrière ses grosses lunettes rondes à écailles. Il faut dire que, pour des cheveux qu'il avait jugés trop longs alors que je sortais de chez le merlan (coiffeur), cet incommensurable abruti m'avait sucré ma première perme ! Maintenant il se reprochait sans doute son manque de discernement ; il fallait le voir m'expliquer la marche à suivre pour me présenter : « Surtout ne vous trompez pas, saluez d'abord l'étendard et ensuite le colonel... » Je le vois, remplaçant le contact physique direct, vu mes relations, par un simple geste affectueux montrant que malgré sa « sévérité » il commençait à m'apprécier, pousser encore le ridicule en venant rectifier, compulsivement ma tenue de sortie, endossée pour la circonstance ; avec tout le clinquant qui en jette : deux épaulettes, deux fourragères dont une avec olives, décorations et insigne réglementaire du régiment, que l'on appelle « pucelle » pour une raison qui m'échappe encore ; héraldiquement parlant (en toute modestie), c'est une simple étoile chérifienne d'or ouverte sur champ de gueule brochée d'une croix de Lorraine d'argent...

Pendant que l'extraverti capitaine, avec ses gros poils noirs dépassant des narines, me collait son haleine fétide, son souffle hircin, dans la figure, une image me traversait l'esprit : une cervelle de mouton collée contre le mur ! Il ne faut pas déconner ; voir tous ses nouveaux copains partir en perme, ah oui, c'était rigolo, l'Allemagne !... Pour ma coupe de cheveux, s'agissait-il



de billets de SNCF limités par des conneries accumulées avant notre arrivée ? D'un trou dans la trésorerie à équilibrer ? Des humeurs de sa bobonne, maître en sa demeure, dont il n'avait pas respecté les règles ? D'un cas typique d'agression contre un inférieur après avoir été admonesté par un supérieur, quand deux baffes sur le museau auraient calmé la virago s'il avait été un homme, ce crapaud puant ! Ou bien encore d'un sale et mauvais prétexte pour me casser ? Remarque, mon cher Max, tout cela n'est pas néga(tif) puisque cette injustice criante me laisse du temps pour t'écrire !

Au PC, centre névralgique du régiment, cagna du « Grand-Soleil », l'ambiance était étonnement plus cool qu'avec cette saleté de Grenouille vénéneuse. J'avais à peine ébauché mon salut à l'étendard que le colonel venait à ma rencontre, la main tendue : « Bonjour Ricard ! » D'emblée il me demande une explication sur le télescopage entre mes deux lettres de recommandation : celle pour l'infirmerie et l'autre visant tout sauf l'infirmerie ! Il a souri quand je lui ai dit qu'après avoir vu l'endroit je ne voulais pas y tomber malade... Nous avons ensuite enchaîné sur la condition de l'appelé dans ce « Quartier » (caserne) datant d'Hitler, vétuste, aux sanitaires douteux, à l'ordinaire laissant à désirer, et aux hommes qui... le colonel connaissait les hommes ! La tragédie au pas de tir, qui a bouleversé tout le régiment, il fallait en parler ; les 7 % de pertes prétendument acceptables ne séduisant que les individus en mal d'explications rapides, c'était comme je le pensais, du pipeau, de la désinformation ; ainsi que l'écusson à trois liserés cousu sur la manche gauche de nos treillis, qui ferait du 1<sup>er</sup> régiment de spahis un régiment semi-disciplinaire...

Le colonel m'a paru être un esprit ouvert, sensible, curieux ; nullement indifférent à ses semblables, si petits, si humbles soient-ils... En revenant sur mon affectation, faute de mieux, il m'a proposé le CME (Certificat Militaire Élémentaire ?) pour devenir « brigadier ». C'était ça ou bien les Escadrons de combat ! M'occuper bientôt des « bleubites », quand mon tour viendra, c'est charmant, me suis-je dit ; en gardant, tu le comprendras, cette réflexion pour moi. Fin de l'entrevue en me serrant à nouveau la main !

N'aimant pas écrire dans le vide, je vais abréger. Comme toi sans doute

aujourd'hui, en état d'alerte, je ne fais rien de particulier ; mais il faut se tenir prêts au cas où les Russes viendraient nous chercher des poux, vu notre hygiène ! Sans rire, ici à Spire, nous avons quartier libre à FDT (fin de travail), vers 17 h 30, jusqu'à l'appel du lendemain matin vers 7 h 20. Si tu es libre samedi ou dimanche, avec ma Renault 5 récupérée lors de la visite de mes parents, je passerai te prendre à Rastatt pour aller déjeuner pas très loin, par exemple à Maulbronn, dans une auberge très sympa qu'un ami de mon père, travaillant à Karlsruhe chez Michelin, nous a fait découvrir ! Un second gueuleton avec un bec aussi fin que le tien ne serait pas pour me déplaire...

Je ne te propose pas Heidelberg, où j'irai me balader quand l'occasion m'en sera à nouveau donnée, car te reconduire à Rastatt et revenir ensuite à Spire serait trop fastidieux ; mais qui sait avec une 48 heures à la clef ?... En plein secteur américain, Heidelberg est une ville d'un autre âge, toujours surprenante ; avec l'hôtel Ritter (en allemand *Haus zum Ritter St. Georg*) en particulier : une table où j'ai passé une soirée sortant à tous points de vue de l'ordinaire !... Ma mère, qui a tous les culots, tu la connais, avait invité le colonel et sa femme. Ce qui m'a le plus frappé durant ce dîner c'était le « *Spätburgunder Rotwein* », Affentaler 1973. « Très allemand », a d'ailleurs fait le colonel en remarquant le singe doré, genre ouistiti, entortillé en relief autour des bouteilles (j'en ai gardé une en souvenir). J'ai trouvé cette remarque assez drôle ! Plus tard dans la conversation j'ai appris que mon père avait profité de la défaite de 40 pour échapper à une carrière militaire que mon grand-père voulait lui imposer. Bien qu'ayant été reçu brillamment au concours d'entrée à Saint-Cyr, il avait choisi dentaire pour être rapidement autonome, ne rien devoir à ses parents. Ensuite médecine sur les conseils de l'oncle Fernand (Lemaître), qui le prendra dans son service pendant l'Occupation, cela pour ne pas démeriter, les dentistes tout comme les commissaires-priseurs et les gendarmes étant paraît-il très mal considérés à l'époque ! Une génération plus tard je me demande si ce n'est pas pour les mêmes raisons que j'ai raté médecine ? En toute honnêteté il est vrai qu'exercer la médecine ou dentaire dans un cabinet n'était pas vraiment dans mes intentions ; contrairement à ce qu'espérait mon père je désirais seulement faire de la recherche ou bien tenir la chronique culture dans une